

17 octobre 2020 / <http://www.thierry-guinhut-litteratures.com>

[Violence anthropologique et vices politiques, en passant par Walter Benjamin, Laurence Hansen-Løve, Wolfgang Sofsky & William T. Vollmann.](#)



Martyre de Saint-Etienne, Cathédrale de Bourges, Cher.

Photo : T. Guinhut.

Violence anthropologique et vices politiques.

En passant par Walter Benjamin,
Laurence Hansen-Løve, Wolfgang Sofsky
& William T. Vollmann.

Walter Benjamin : *Pour une critique de la violence*,

traduit de l'allemand par Antonin Wiser, Allia, 2019, 64 p, 6,50 €.

Laurence Hansen-Løve : *La Violence. Faut-il désespérer de l'humanité ?*

Editions du Retour, 2020, 164 p, 14 €.

Wolfgang Sofsky : *Traité de la violence*,

traduit de l'allemand par Bernard Lortholary, Tel Gallimard, 1998, 228 p, 11 €.

Wolfgang Sofsky : *Le Livre des vices*,

traduit de l'allemand par Patrick Charbonneau, Circé, 2012, 240 p, 21 €.

William T. Vollman : *Le Livre des violences*,

traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Paul Mourlon, Tristram, 1999, 960 p, 35 €.

Alors que l'Europe s'ensauvage, que Paris voit crimes et délits augmenter considérablement, que le terrorisme frappe ses rues à coups de feuilles de boucher et de kalachnikovs, répétant la litanie des martyrs chrétiens devenus martyrs agnostiques et laïcs, la violence, anthropologique, religieuse et politique, historique et culturelle, est un vice dont on se passerait bien. À moins qu'elle nous soit chevillée au corps, voire qu'elle soit nécessaire, tout au moins aux tableaux, poèmes et romans, voire symphonies, qui l'exaltent et la pleurent, de la colère de l'*Illiade* aux mélancolies de *Guerre et paix*. Cependant la violence du souverain policier est l'objet de la critique de Walter Benjamin, alors que Laurence Hansen-Løve craint de devoir désespérer de l'humanité. Quand Wolfgang Sofsky se fait l'historien et le clinicien de la violence, il la range en quelque sorte parmi son *Livre des vices*, sans guère d'illusion

irénique, alors que William T. Vollmann plonge au sein de son *Livre des violences* au péril de son écriture et de sa vie.

Pulsion génétique, la violence a besoin de mythes, tant celui de l'*Iliade*, dont la colère est le premier mot, dont la guerre et les morts sont les conséquences, que celui de Marsyas, écorché vif par Apollon pour avoir prétendu être meilleur musicien que lui, dans les *Métamorphoses* d'Ovide^[1]. Nous n'ignorons pas le crime fratricide de Caïn sur Abel. Ce premier meurtre, parmi ceux infligés par les dieux et les hommes, n'est que l'inaugural maillon d'une longue chaîne qui culmina lors des totalitarismes, islamistes, fascistes et communistes, au cours des siècles. Les barbares Germains et Francs, Gengis Khan et Pol Pot, ou encore des écrivains comme Mutanabbî, qui « ne prend plaisir qu'aux jeux de guerre^[2] », et Sade aimaient la violence comme une luxure,

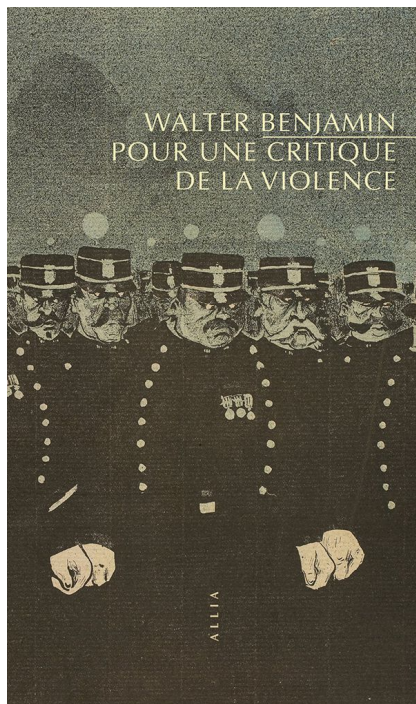
Pourtant l'on doit, au contraire du préjugé commun, envisager l'idée qu'au cours des millénaires la violence n'a cessé de régresser. Si les mammifères qui nous précédaient n'étaient qu'environ 0,3 % à mourir en conséquence d'un conflit avec leurs congénères, les primates passent en l'occurrence à 2%, comme probablement les premiers hommes. Ainsi, selon Mark Bekoff, expert en comportement animal et professeur émérite au sein de l'université du Colorado à Boulder, l'on a tendance à exagérer la violence des animaux^[3]. Or les tribus de l'Orénoque ont pu sacrifier dans des guerres tribales jusqu'à 60 % de leurs jeunes hommes. La période médiévale fut particulièrement meurtrière, avec une violence interhumaine responsable de 12 % des décès connus, entre invasions barbares, conquêtes islamiques, guerres de toutes sortes et criminalité urbaine et rurale. En revanche, au cours du siècle dernier, notre espèce s'est montrée relativement pacifique, ne s'entretenant qu'au taux de 1,33 % à travers le monde. De nos jours, le taux d'homicide des régions les plus pacifiques de la planète, comme le Japon ou la Suisse, peut descendre aussi bas que 0,01 %, offrant à notre portée une société pacifique.

Le dieu biblique est passé d'une violence punitive terrible et presque universelle en détruisant l'humanité, hors l'arche de Noé, en brûlant Sodome et Gomorrhe, à une alliance avec son peuple qui lui permet bien plus de bienveillance, évolution qu'il est permis de comparer avec celle qui fit passer les Furies de la Grèce antique au statut de Bienveillantes. « Il faut cependant abominer toute violence mythique, fondatrice de droit, que l'on est autorisé à dire arbitraire. Et abominer également la violence conservatrice de droit, cette violence administrée qui est à son service. La violence divine, qui est insigne et sceau, jamais moyen d'exécution sacrée, peut porter le nom de violence souveraine^[4] ». Ainsi, en une apothéose mystique, Walter Benjamin conclue-t-il son bref essai *Pour une critique de la violence*, quoiqu'il l'eût plus exactement placé sous l'égide d'une conviction anarchiste.

Le philosophe de *Paris capitale du XX^e siècle*^[5] et lecteur émérite de Baudelaire^[6] paraît défendre une vision passablement conservatrice, ce qui n'a rien de déshonorant, en concédant, ce de manière paradoxale, la violence légitime à une police émanant d'un pouvoir fort : « son esprit est moins dévastateur dans la monarchie absolue, où elle représente la violence d'un souverain qui réunit en lui l'omnipotence législative et exécutive, que dans les démocraties, où son existence, soutenue par aucune relation de ce type, témoigne de la plus grande dégénérescence possible de la violence ». Ne soyons pas dupe d'une fausse nostalgie. Méfions-nous, tant « l'intérêt du droit à monopoliser la violence au détriment de l'individu ne s'explique pas par l'intention de défendre les fins légales, mais bien plutôt de protéger le droit lui-même ». En ce sens le droit peut être injuste et peut-être délégitimé en passant du droit naturel au droit

positif, comme le note Leo Strauss^[2]. Cependant, et au-delà de ce « service militaire [qui] est un cas d'usage de la violence conservatrice », Walter Benjamin en recherche avant tout la légitimité : « En tant que moyen, toute violence est soit fondatrice, soit conservatrice de droit. Si elle ne prétend à aucun de ces deux prédicats, elle renonce d'elle-même à toute validité ». Mieux encore elle est en quête de paix, comme en passant par Machiavel d'ailleurs qui privilégiait « vertu contre fureur^[8] » : « Aux moyens légaux et illégaux de toutes sortes qui relèvent sans exception de la violence, il faut effectivement opposer, en tant que moyens purs, ceux qui bannissent la violence. La civilité cordiale, la sympathie, l'amour de la paix, la confiance ».

L'on pourrait trouver à discuter la thèse de Benjamin qui, à la suite de Georges Sorel^[9], prétend que « la grève générale », et donc son programme révolutionnaire, exclut « toute fondation de droit », prétendant qu' « à cette conception profonde, morale et authentiquement révolutionnaire, on ne peut opposer aucune considération qui voudrait stigmatiser ce type de grève générale du nom de violence en raison de ses conséquences possiblement catastrophiques ». Au nom du « droit à la violence » de la classe ouvrière organisée », qui aurait pour seul mérite illusoire de détruire la violence juridique et étatique, le spectre de Marx et le déni de la violence populacière autant que révolutionnaire hantent déraisonnablement et dangereusement Walter Benjamin qui, écrit en 1921, soit sans encore guère de connaissance du pouvoir bolchevique et de son totalitarisme...



La question de la moralité de la violence traverse sans cesse le discours politique. Entre violences policières et violences antipolicières, notre temps ne sait plus où placer le cursus de la défense des libertés, donc celui de la légitimité, non plus au sens des lois, guère appliquées d'ailleurs, mais au sens de l'intégrité de l'individu et de la propriété.

Après avoir tenté d'« oublier le bien et de nommer le mal^[10] », dressé un tableau de *L'Art, de Aristote à Sonic Youth*^[11], Laurence Hansen-Løve prend bien garde d'être violente dans son appréciation du sujet qui nous occupe. Cette violence est-elle objective ou subjective, est-elle une fatalité abjecte ou un espoir, légitime ou illégitime ? Aussi tente-t-elle de ne pas « désespérer de l'humanité ».

Certes les homicides, les tortures, les plus vastes guerres et l'esclavage ont considérablement régressé, comme le confirment les chiffres et les analyses de Steven Pinker^[12], mais c'est un peu trop oublier la résilience du dernier, sans oublier la permanence voire le regain des dictatures, les attentats terroristes et la persistance « de traditions religieuses archaïques ». D'autant que notre essayiste, notant que les religions ont « pour vocation de capter, d'encadrer et de canaliser la violence », omet l'Islam, qui de par sa coranique essence, doit se montrer génocidaire de tout ce qui ne se plie pas à son diktat. Quant à la thèse de Maurice Bellet à l'égard du Christianisme selon laquelle « il n'a pas plus cruel, plus exterminateur [...] que cet amour qui s'imagine être la toute-puissance », elle n'est valable que pour le Dieu vengeur du début de l'*Ancien Testament*, ce qui n'écarte pas le risque inhérent au monothéisme, soit son intolérant rejet des autres dieux.

Or « la violence n'est pas une donnée naturelle », sauf du point de vue subjectivement humain de qui est abattu par un tigre ou une avalanche. Elle n'est réellement violence qu'à l'aide du pouvoir d'une main, et « qu'à partir du moment où elle touche des rapports moraux », pour reprendre l'essai précédent de Walter Benjamin. En outre, il faut penser au « caractère protéiforme et indécis du concept », tant au-delà du ravage physique s'étend le territoire du désastre psychique, si l'on pense au harcèlement, ou à l'euphémisme des incivilités par exemple. De plus, il peut s'étendre à l'animal battu ou enfermé, à la nature sujette à un « écocide » qu'il faut peut-être criminaliser...

Néanmoins la violence peut-être au service de la liberté. Reste à savoir où placer le curseur. Car la « complaisance marxiste à l'égard de la violence » ne peut se prévaloir de l'argument de la violence bourgeoise, confondre justice et vengeance et justifier la terreur révolutionnaire, alors que le but de l'Etat libéral est d'aboutir à une non-violence. Aussi la violence de l'Etat, aussi légitime soit-elle, est bien plus une contrainte au service de la justice, de la paix et de la liberté.

Il n'y a pas de violence légitime, semble penser Laurence Hansen-Løve, y compris la « contre-violence », qui ne doit pas céder le pas à la loi et au droit. À moins que le violent ne puisse comprendre que la violence qui le briderait... Toutefois, il n'est pas certain qu'il faille donner crédit à tout ce qui « blesse mon identité familiale, nationale ou religieuse » : auquel cas l'on bannirait toute parole critique, toute altérité de la pensée et de l'expression, donc la liberté. Serions-nous alors coupables de nous laisser choquer ?

Si la violence est indubitablement un moteur de l'Histoire, elle n'est pas aussi massive que le prétend François Cusset, dans son *Déchaînement du monde*, dont l'anticapitalisme obsessionnel et la confusion intellectuelle affaiblissent considérablement le propos, et auquel nous avons déjà fait un sort^[13]. Certes, au travail, dans les manifestations, sinon partout, les violences essaient.

Cependant la non-violence est-elle une permission faite à la violence d'autrui, voire une incitation ? Si celle de Gandhi se dressait contre des Britanniques passablement civilisés et ainsi put être efficace, celle qui affronterait le fascisme nazi, le communisme, ou l'islamisme se

verrait balayée faute de volonté politique et de moyens considérables et pugnaces. C'est en quelque sorte ce que défend Günther Anders, dans *La Violence : oui ou non ? Une discussion nécessaire*, qui prétend qu'il faut tuer ceux qui sont prêts à tuer l'humanité^[14] », omettant la question de l'intention qui n'est pas encore une réalisation. À cet égard la liberté doit indubitablement avoir les mains armées, dans le cadre d'une guerre juste, d'une violence éthique : « Si vis pacem para bellum », disait l'adage antique, soit, « Si tu veux la paix, prépare la guerre ». Il faut cependant prendre garde qu'un tel raisonnement pourrait justifier le recours à la violence au service de bien des causes, par exemple l'éco-terrorisme ou l'anticapitalisme. Et savoir que la culture de l'ennemi et la sortie des armes de leur étui risquent l'oubli des considérations morales. Peut-être peut-on « changer le monde sans faire couler le sang », comme l'espère Laurence Hansen-Løve, mais peut-être pas sans de nouveaux avatars du totalitarisme, par exemple écologiste.

L'essai de Laurence Hansen-Løve a non seulement le mérite de la clarté très informée par des références philosophiques nombreuses sans cuistrerie ni obscurité, mais aussi de soulever maints questionnements judicieux sur une violence, ce « virus mutant », qu'il est, au rebours du préjugé, délicat de définir et de juger, voire de condamner, en ses nombreux aspects ; et de laisser ouverte la critique du lecteur, comme en une opération maïeutique, qui viserait à accoucher d'une maturité philosophique et sociétale. Cependant il semble qu'elle s'illusionne en croyant naïvement que le Tribunal Pénal International puisse être pur de toute intention idéologique, de toute pulsion tyrannique, et en ne voyant qu'à l'extrême-droite des violences à venir, l'autre bout du spectre, à gauche (ce dont témoignent les Black-blocs), étant probablement plus à craindre. Ces derniers usent d'ailleurs à leur manière d'une violence « métapolitique », à l'instar des fanatiques de tous poils, comme le reconnaît notre philosophe. Elle est « infrapolitique, s'il s'agit de masculinisme outrancier (il existe un tel féminisme) nourri de viols, de harcèlement et d'oppression de la gent féminine. Et la marche du progrès permet une « cyberviolence », qu'elle assume encore une fois des pulsions anthropologiques, personnelles ou politiques...



Si les progrès scientifiques et ceux de l'humanisme ont pu faire considérablement reculer la violence, elle reste une pulsion paranoïde, une libido dominandi qui n'est hélas pas près de s'éteindre. Aussi faut-il avoir en mémoire ses formes trop nombreuses. Ce sont, déclinées, les douze heures du jour de la violence de l'humanité, en autant de chapitres au long de l'essai du sociologue allemand Wolfgang Sofsky : *Traité de la violence*. Car elle est « inhérente à la culture », et « la culture est au service de la violence ». Aussi le catalogage de notre sociologue allemand va de l'arme à la culture, en passant par la torture, les spectateurs, l'exécution, le combat, la chasse, les « massacres festifs », la destruction... Cette violence antique et également contemporaine s'illustre sous sa plume par de petits récits, des apologues en fait, dans la tradition philosophique Hobbes et de Rousseau ; en passant par David et Goliath, Bacon peignant une crucifixion, Saint Brandan et la programmation des tortures infligées à Judas, Saint Augustin confronté aux cruels jeux du cirque, la guillotine de 1792... Lors, la torture antique, manuelle, outillée, en passant par l'inquisition, s'adjoint de modernes moyens technologiques, jusqu'aux médecins nazis. La « jubilation du public » associe sadisme et catharsis, la fièvre du combat et de la chasse satisfait le besoin d'intensité du guerrier, du lyncheur, du terroriste, mieux que l'orgasme...

Ainsi un ordre, clanique, royal, impérial, communiste, fasciste, théocratique, voire démocratique, accouche-t-il d'un cycle de violences. Parmi les camps de concentrations et d'extermination, goulags et logaï, la terreur sûre d'elle-même et de sa légitimité se met au service d'un ordre dystopique et totalitaire. La violence peut-être fondatrice de l'Etat, un peu

comme le postulait avec Caïn ou la crucifixion René Girard dans *Des Choses cachées depuis la fondation du monde*^[15]. En ce sens, et constitutive de l'humanité, y compris lorsqu'elle est le nécessaire ressort de l'émulation, de la concurrence et des progrès qui rejettent ce qui est obsolète, y compris les hommes qui en sont les acteurs, elle n'est pas près de s'annihiler.

Wolfgang Sofsky est-il trop pessimiste en affirmant que « la culture n'est nullement pacifiste » ? « Les intervalles pacifiques ne sont que des épisodes », écrit-il en 1996 ; que dirait-il au regard du choc des civilisations, ou de la civilisation et du retour de la barbarie, entre Occident et Islam, qui va s'aiguissant ? Pourtant l'humanité va mieux, les famines diminuent, l'espérance de vie et la prospérité économique vont croissant...



Un vice est-il plus amusant qu'une vertu ? Essayez donc d'affrioler le lecteur avec cette dernière... Après avoir dressé un catalogue édifiant dans son *Traité de la violence*, l'essayiste et sociologue allemand Wolfgang Sofsky bâtit son *Livre des vices*, qui sont, comme chacun sait, l'envers des vertus. À cette impressionnante énumération, illustrée d'exemples nombreux, il manque cependant une réflexion plus soutenue sur le pourquoi de la quasi disparition de cet ancien concept des vices parmi notre horizon éthique. En ce partage du bien et du mal qui pourrait paraître au lecteur un brin moralisateur, voire obsolète, il ajoute heureusement sa patte personnelle et contemporaine, d'autant plus pertinente qu'elle se double d'une inscription des vices privés dans la dimension indispensable des vices politiques.

Dépoussiérant nos catégories, Sofsky ne se contente pas de la liste des sept traditionnels péchés capitaux établie par Saint-Augustin : avarice, luxure, gourmandise, envie, colère, paresse et orgueil, ils sont en effet à l'origine de tous les délits et crimes. Ainsi, en une nouvelle typologie aux dix-huit entrées, nous voyons disparaître la gourmandise, qui ne prive plus autrui de nourriture, mais qui conduit pourtant bien souvent à l'obésité et autres dégâts sur la santé. La luxure est elle aussi effacée de son moderne panorama, quoique l'on puisse se demander en

quoi elle concourt aux maladies sexuellement transmissibles, sans compter le népotisme. En fait chacun de ces vices personnels peut être le déclencheur d'une violence envers autrui...

Cependant, notre sociologue des mœurs entreprend un toilettage de quelques vieux péchés : l'envie est aujourd'hui « la jalousie », « l'avarice » s'adjoint « la cupidité », l'orgueil se scinde en « prétention » et « arrogance », comme si des concepts s'étaient démodés, passant de la dimension religieuse à celle de la vie sociale. En revanche, au-delà des mises à la trappe, faites peut-être avec un peu de légèreté, et des rhabillages séculiers, apparaissent des nouveaux venus. L'on comprendra que le trio lâcheté, soumission et indifférence soit justement examiné, mais l'on sera plus étonné, mais finalement convaincus, que l'auto-apitoiement puisse trouver ses lettres de laideur morale. Mieux encore, la vulgarité prend place avec hauteur - et non sans perspicacité - parmi ce vaste podium.

Nous sortirons alors plus humbles de cette lecture de nos vices privés et intimes, qui ne manquent pourtant pas d'exaspérer autrui. A la satire de nos contemporains, en une sorte de réécriture des *Caractères* de La Bruyère, s'ajoute, en un miroir infallible, l'examen que chacun peut faire de soi. N'y a-t-il pas en chacun d'entre nous au moins un peu de chacun de ces vices ? Ainsi la satire de « la paresse », de « l'intempérance », de « l'insoumission » ou de « la fourberie » finit par composer une pitoyable fresque personnelle et de société, faite de portraits incisifs, aisément reconnaissables, qui appelle la nécessité de s'amender...

Wolfgang Sofsky
Traité
de la violence



tel gallimard

Wolfgang
Sofsky
Le Livre des vices
[ESSAI]



Circé

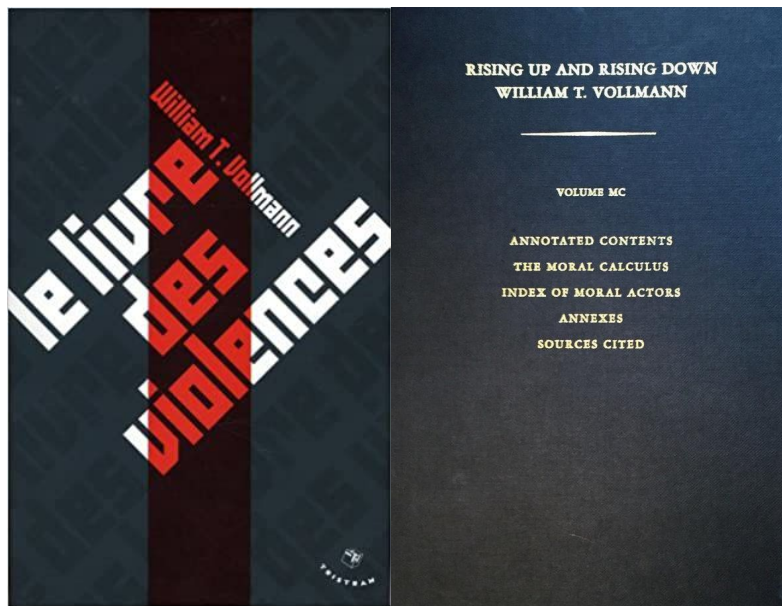
À cet essai surprenant, pertinent, manque toutefois de fouiller le pourquoi de l'effacement de la catégorie des vices dans nos sociétés occidentales. Il cherche plus à réaliser un édifiant tableau descriptif, plutôt qu'à démêler des causes. « La morale du plaisir semble avoir détrôné la vieille morale vertueuse. » explique-t-il... Certes. Gourmandise, envie et cupidité peuvent être aujourd'hui aisément satisfaites et parées des prestiges de l'hédonisme et de l'ostentation festive, de la fierté, voire de la jouissance communicative et consensuelle. Mais il ne faudrait pas oublier que l'on peut considérer l'avarice et la cupidité, depuis *La Fable des abeilles* de Mandeville^[6], comme des vices privés qui concourent aux vertus publiques, au

moyen de l'épargne, du travail et de l'investissement productif capitaliste. De plus, les diktats religieux, depuis les Lumières et le positivisme, sans compter les analyses nietzschéennes du substrat du ressentiment dans la religion, ont reculé au point de faire perdre une grande partie de sa légitimité au jugement moral, au profit de l'utilitarisme. Mais surtout, il faut compter avec l'idée, cohérente avec le concept de responsabilité, selon laquelle les vices ne sont pas des crimes. D'une manière ou d'une autre, une société centrée sur l'interdépendance de ses membres et affectée par les pénuries et les dangers, a pu voir rapidement les vices privés déboucher sur des conséquences publiques. Aujourd'hui nos richesses et un individualisme bienvenus permettent que nos vices ne soient que d'éventuelles salissures intimes. Quoiqu'ils ne soient pas sans rebondir sur la sphère publique.

Renouvelant et contextualisant le champ des vices, notre sociologue montre qu'une typologie et un jugement moraux contemporains peuvent enrichir et corriger le patrimoine éthique et social de l'humanité. La perspicacité politique de cet ouvrage est alors fondamentale, quand « la crédulité est un des fondements de la démocratie moderne », quand « l'indifférence » est trop souvent confondue avec la tolérance, faute de concevoir une universalité du bien. Soksy s'élève alors contre le relativisme et son incapacité à concevoir les travers humains autrement qu'à travers le prisme des aires culturelles. Mieux, il fustige la chute morale de notre démocratie et du système majoritaire : « Depuis, dans l'ochlocratie^[17], n'a plus cours que la rustrierie de la bassesse. Les séides sont toujours à disposition pour l'invective. » Ou encore : « la paresse des représentés est considérée comme une vertu politique ».

C'est lorsque ces vices deviennent collectifs que la dimension politique de cet essai prend toute son ampleur, qu'il s'agisse de « la vengeance des geignards » responsable de sanglantes révolutions, ou de cette « lâcheté » qui « est l'une des principales causes du conservatisme », du moins d'un conservatisme paresseux, car il existe un conservatisme judicieux, comme peut le démontrer Roger Scruton^[18]. Pire, notre sociologue observe une gradation ascendante, une spirale exponentielle du vice, terminant par « la soumission » et sa servilité, « la colère » et « sa puissance destructrice », et enfin « la cruauté » de celui qui « privilégie le soutien du pouvoir », quand « surveiller et punir sont ses tâches favorites ». Sofsky ferme alors de manière cohérente la boucle avec son précédent opus, *Traité de la violence*, montrant comment des vices intimes sont la source de ce vice collectif : la virulence totalitaire. Ces derniers, quotidiens, démocratiques, publics et politiques, sont hélas bien éloignés de l'idéal de liberté et de tolérance des Lumières. En ce sens, il serait bon de bon d'écrire un contre-miroir, un livre des vertus, et surtout des vertus politiques^[19], à l'instar d'André Comte-Sponville et son *Petit traité des grandes vertus*^[20]...

Pour prendre un bain de réalité qui devrait nous alerter, regardons les statistiques. « Plus de 120 agressions à l'arme blanche ont lieu chaque jour en France^[21] » Les faits constatés de coups et blessures volontaires sont passés de 17 000 en 2014 à 25 000 par trimestre à la fin de l'été 2020^[22]. Dans le même temps les violences sexuelles enregistrées ont doublé. Si l'on observe Paris entre 2013 et 2019, l'on y compte plus 27% de vols avec arme blanche, les coups et blessures augmentent de 46 %, les vols avec violence (sans arme) de 93 %, les viols, harcèlement et agression sexuelle de 100%, alors que s'envolent les vols à la tire, soit plus 684 % ! Ce n'est qu'un exemple de l'état du monde, où le vice des gouvernements pusillanimes et d'une justice débordée, tant par le nombre que par une idéologie qui refuse la violence de la punition, s'adosse à une immigration incontrôlée.



Autre baigneur dans un réel virulent, l'Américain William T. Vollmann plonge à mains nues au plus profond de son *Livre des violences*, ce au péril de son écriture et de sa vie. Il a en effet rédigé, tel un forçat, fouillant les bibliothèques et les mémoires, sept volumes en vingt ans, dont cette édition française est un condensé, quoique fort impressionnant du haut de ses 960 pages. Il n'a pas omis de courir sur les théâtres de la guerre, parmi une douzaine de pays, dont la Yougoslavie ou la Somalie, au risque d'y crever, puisqu'une attaque de sa voiture, en Bosnie, tua deux de ses camarades. Le récit et le témoignage côtoient donc l'érudition philosophique, théologique, stratégique, interrogeant tant les amoureux de la guerre, comme Ernst Jünger le fut pendant la Première Guerre mondiale, et les pacifistes.

Lui aussi interroge frénétiquement la dimension morale et immorale des acteurs et des penseurs, de façon à délimiter, si tant que faire se peut, la violence justifiée de celle injustifiable, par exemple lorsqu'il s'agit de « la défense violente du moi » : « Mon objectif, quand c'est possible, est de laisser brièvement le lecteur voir à travers les yeux de chaque acteur moral, et de donner des exemples de décisions humaines universelles. Aussi, successivement, parcourt-il les continents, entre génocides et « autodéfense ethnique », les différentes « défenses », celles de la race, de la patrie, des animaux, en un catalogue qui est l'envers de celui de Wolfgang Sofsky. Aussi offre-t-il sa complicité à l'autodéfense et aux « milices civiles », jusqu'à des extrémités parfois fort discutables, lorsque la « défense de la terre » le conduit à se reconnaître une certaine parenté avec cet « Unabomber » qui haïssait les technologues et les écocides au point de réaliser des attentats à la bombe meurtriers. Enfin, en une gigantesque énumération argumentée, il examine le « calcul moral » de Cicéron et de Lénine, de Jeanne d'Arc et de Robespierre, de Sun Tzu et de Gandhi... Sauf qu'avec notre ogresque essayiste l'on ne sait pas réellement au bout du compte ce qu'est une « fin injuste » et une « fin juste », et pas plus qui doit en décider.

L'essayiste, également romancier^[23], mais ici autant anthropologue que témoin personnel, n'ignore pas que « tuer est non seulement humain, mais proto-humain », depuis au moins Neandertal. La théologie biblique sait que « la violence est une sorte de poussière qui gît dans la maison de l'âme ». Les rivalités idéologiques et politiques ne peuvent pas ne pas savoir qu'elles entraînent trop souvent « le changement par le moyen du sang ». Hélas « aucun credo

n'éliminera le meurtre », mais c'est « dans un esprit d'espérance » que William T. Vollmann écrit son « ouvrage d'éthique aux descriptions fleuries ». Une somme monstrueuse et prolixe, voire par moments surabondante, quoique de manière dommageable réduite quant aux enquêtes de terrain, est au service d'une l'humanité qui voudrait bien la lire avec humilité et humanité. Pourtant, ayant tendance à penser plus aux ressorts égoïstes que collectifs, et emporté par l'ardeur de son sujet, l'auteur paraît ignorer que les violences ont globalement diminué sur la surface de la terre au profit de rapports sociaux plus pacifiques.

Puisque le vice n'est pas un crime, suivant Lysander Spooner^[24], il n'est qu'une violence de la pensée que l'on devra bien supporter (comme l'on doit tolérer le blasphème) et qui n'est pas un acte de harcèlement, d'oppression et de sang versé. Toutefois, puisque ne suffit pas le "Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas ce qu'il te fasse", il est alors indéniable de devoir compter parmi les vices politiques le laxisme et l'impuissance devant la violence. Est-ce à dire que, faute de croire en la vertu de la violence légitime et de la mettre en œuvre avec discernement, le ventre mou du politique encourage la dague qui déchire les biens, les esprits et les chairs de citoyens, au bénéfice des violences prédatrices, instinctuelles, jouissives, de barbares ; ou d'affidés et de séides dont l'idéologie, la religion cimentent de manière spacieuse la légitimité induite. Heureusement, quoiqu'il existe des pensées bien dangereuses, la dignité des penseurs permet de ne pas désespérer de l'humanité ; ainsi l'assure Laurence Hansen-Løve : « Le propre de l'homme n'est pas la violence mais la pensée ».

Thierry Guinhut

[Une vie d'écriture et de photographie](#)

^[1] Voir : [Les Métamorphoses d'Ovide et les mythes grecs](#)

^[2] Mutanabbî : *Le Livre des sabres*, Actes Sud, 2012, p 111.

^[3] National Geographic, 09-2020.

^[4] Walter Benjamin : *Pour une critique de la violence*, Allia, p 54.

^[5] Voir : [Paris capitale des chiffonniers et du XIX^e siècle](#)

^[6] Voir : [L'hydre de Lerne du Baudelaire de Walter Benjamin](#)

^[7] Leo Strauss : *Droit naturel et histoire*, Champs Flammarion, 2017.

^[8] Voir : [Actualité de Machiavel, Prince d'un nouveau monde](#)

^[9] Georges Sorel : *Réflexions sur la violence*, France Loisirs, 1990.

^[10] Voir : [Le libre arbitre devant le bien et le mal](#)

^[11] Voir : [L'art contemporain est-il encore de l'art ?](#)

^[12] Steven Pinker : *La Part d'Ange en nous. Histoire de la violence et de son déclin*, Les Arènes, 2017.

^[13] Voir : [De la violence biblique et romaine à la violence ordinaire- d'aujourd'hui](#)

^[14] Günther Anders : *La Violence : oui ou non ? Une discussion nécessaire*, Fario, 2014, p 122.

^[15] René Girard : *Des Choses cachées depuis la fondation du monde*, Grasset, 1978.

^[16] Mandeville : *La Fable des abeilles*, dans *Les Penseurs libéraux*, Les Belles Lettres, 2012.

^[17] L'ochlocratie désigne le pouvoir par le bas peuple.

^[18] Roger Scruton : *Conservatisme*, Albin Michel, 2018.

^[19] Le *Dictionnaire du libéralisme*, dirigé par Mathieu Laine, Larousse, 2012, pourrait jouer ce rôle.

^[20] André Comte-Sponville : *Petit traité des grandes vertus*, PUF, 1995.

^[21] *Le Figaro*, 16-02-2020.

^[22] Ministère de l'Intérieur, *Ouest-France*, 04-09-2020.

^[23] Voir : [Vollmann : Guerre et paix en Central Europe](#) et : [La Famille royale](#)

^[24] Lysander Spooner : *Le Vice n'est pas un crime*, Les Belles Lettres, 1993.



Pinacoteca de Brera, Milano. Photo : T. Guinhut.